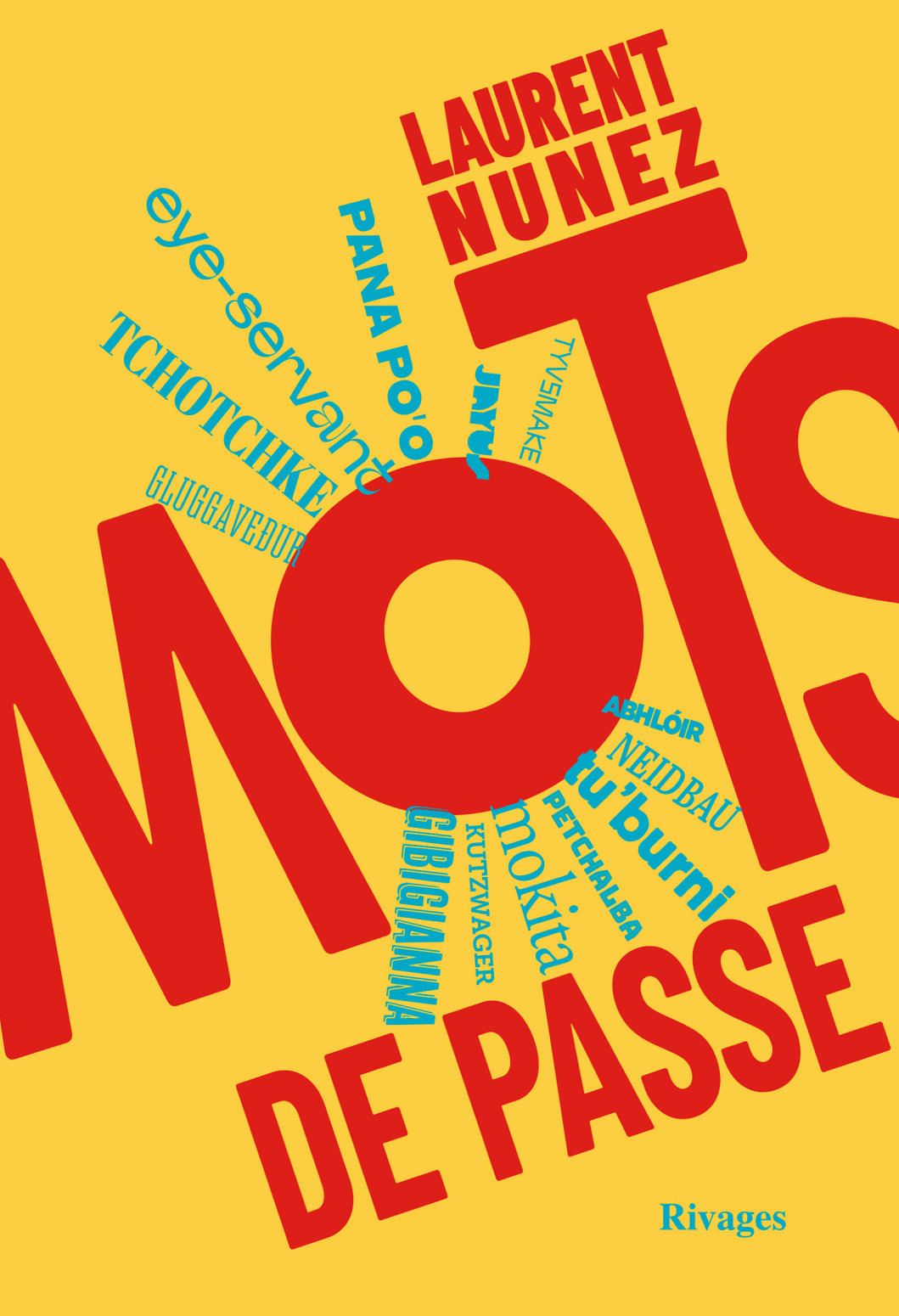

LAURENT NUNEZ
MOTS DE PASSE
eye-servant
TCHOTCHKE
GLUGGAVEDUR
PANA PO'O
JAYUS
TYVSMAKE
ABHLÓIR
NEIDBAU
tu'burni
PETCHALBA
mokita
KUTZWAGER
GIBIGIANNA
Rivages

En anglais, *eye-servant* désigne celui qui n'est zélé que lorsqu'on l'observe. En néerlandais, *kutzwager* nomme le lien étrange entre deux inconnus qui ont aimé la même personne. En islandais, *gluggaveður* dit le plaisir de regarder l'orage, ou n'importe quel désastre, depuis un lieu où l'on ne risque rien.

Le français ne sait pas dire ces choses. Et ce qu'une langue ne sait pas dire, comment pourrait-on le vivre tout à fait ?

C'est pour combler de tels silences que Laurent Nunez braque ici les autres langues. De l'Irlande à l'Indonésie, de l'Islande au Liban, il se permet de dérober treize termes intraduisibles, treize mots de passe qui déverrouillent ce qui sommeille en nous.

Méditation vagabonde et malicieuse, ce livre croise Platon et Tinder, Duras et Harry Potter, Usain Bolt et Orson Welles, Baudelaire et la réalité virtuelle.

Mots de passe est une invitation au voyage et participe à la contrebande d'un trésor retrouvé : celui des mots venus d'ailleurs.

Laurent Nunez est écrivain et éditeur. Il a signé plusieurs essais, dont *L'Énigme des premières phrases* et *Il nous faudrait des mots nouveaux*, déjà consacré aux mots intraduisibles. Il est aussi l'auteur de romans, parmi lesquels *Le mode avion* et *Tout ira bien*.

Du même auteur

Essais

Les Écrivains contre l'écriture, José Corti, 2006.
Si je m'écorchais vif, Grasset, 2015.
L'Énigme des premières phrases, Grasset, 2017.
Il nous faudrait des mots nouveaux, Éditions du Cerf, 2018 ; coll. « Lexio », 2026.

Romans

Les Récidivistes, Champ Vallon, 2008 ; Rivages poche, 2014.
Le Mode avion, Actes Sud, 2021 ; Rivages poche, 2025.
Tout ira bien, Rivages, 2025 ; Rivages poche, 2026.

Récit

Regardez-moi jongler, Éditions du Cerf, 2021.

Traduction

Comme il est bon de ne plus craindre la mort, Lara Marlowe, traduit de l'anglais, Éditions de l'Observatoire, 2026.

Laurent Nunez

Mots de passe

Rivages

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Rivages sur

editions-rivages.fr

contactez-nous à
editions@payotrivages.com

Collection dirigée par Émilie Colombani

Ce livre ne peut être reproduit ni utilisé à des fins d'entraînement des systèmes d'intelligence artificielle. La fouille de textes et de données est interdite conformément à l'article 4(3) de la Directive (UE) 2019/790.

Conception graphique de la couverture : Carole Schilling

© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2026
62, avenue de Saxe, 75015 Paris

ISBN : 978-2-7436-7211-9

Pour Christophe, qui ne savait pas
qu'un autre jour chaque jour était possible.

Un beau butin

Un jour, j'ai décidé de braquer les autres langues. Pas par snobisme ni pédanterie. Par réflexe de survie. « Les limites de mon langage signifient les limites de mon monde », écrivait Wittgenstein.

Je refusais ces limites.

Je refusais de vivre à l'étroit dans ma langue maternelle, de mourir étouffé dans ses silences.

Nul ne peut douter de mon affection pour la langue française. Mais nous prenons notre langue pour un océan quand elle n'est qu'un lac. Nous la croyons suffisamment vaste pour contenir nos vertiges, nos chagrins, nos désirs, nos dégoûts… Il suffit de s'aventurer sur d'autres rivages pour découvrir notre erreur.

Cette vérité que tout le monde connaît, mais dont personne ne parle ? Aux îles Trobriand, ils la nomment.

Ces bibelots sans valeur qu'on ne jetterait pour rien au monde ? Ceux qui connaissent le yiddish ont un mot pour les désigner.

Ce vœu de mourir avant ceux que l'on aime ? Les Libanais le murmurent.

Nous, nous effleurons ces expériences sans pouvoir les nommer. Parce que notre langue a des trous, des béances. Des angles morts. Mais comment ressentir ce qui ne peut s'exprimer ? Peut-on vivre pleinement des émotions qui demeurent hors de nos dictionnaires ?

Ces mots qui nous font défaut m'obsèdent depuis longtemps. J'ai voulu les suivre comme on suivrait des lucioles, pour comprendre ce qu'ils éclairent en nous.

(Nous passons notre existence à essayer de mieux habiter le monde. Il se pourrait que certains de ces mots sachent, mieux que nous, où mettre les pieds.)

Dans les pages qui suivent, je n'ai donc pas cherché l'exotisme ; plutôt l'hospitalité. Je n'ai pas voulu décorer notre langue ; plutôt lui greffer tout ce qui lui manquait. Avec ces treize mots – dérobés en Irlande comme en Islande, en Indonésie comme en Norvège, dans les pays arabes comme en Macédoine –, j'ai tenté de construire un autre lexique. Un vocabulaire pour une autre vie. Plus savoureuse. Plus lucide.

La vraie vie est absente, assurait Rimbaud.

La vie est ailleurs, répétait Kundera.

Je veux frotter ces deux affirmations jusqu'à en obtenir une troisième : la vraie vie n'est possible qu'en important l'ailleurs. En volant aux autres langues ce que la nôtre refuse de nommer. Puis en redistribuant ce trésor.

Surtout, ouvrez grand les mains !

J'ai dérobé treize mots de passe : ce livre est mon butin.

ABHLÓIR

(IRLANDAIS)

Prononciation : *ab-lo-eur*
Ingrédients : *Dr Manhattan, Lacan, Woolf, Queneau, Nietzsche, L'Ecclésiaste, Wittgenstein, Le Gendre, Macron, Gainsbourg, Guitry, Foster Wallace (traces), Plath (traces), Walser (traces), Cioran (traces), Feynman (traces), Nabokov (traces), Einstein (traces).*

Commencer un livre qui aspire à rendre son lecteur plus sage par une mise en garde sur les dangers de la sagesse paraîtra, au mieux, un paradoxe, au pire, un contresens. Parfait : les paradoxes sont souvent plus féconds que les évidences. Les contresens mènent parfois à une révélation plus profonde que le sens.

C'est donc très consciemment que je prends le risque de vous présenter ce premier mot : *abhlóir*. Il désigne en Irlande « une personne qui se plaint constamment d'être trop intelligente ».

Si ce mot vous est inconnu, le personnage ne l'est sûrement pas. Nous l'avons tous croisé, cet être si singulier, malheureux d'être lui-même, qui transforme sa prétendue supériorité intellectuelle en horrible croix à porter.

*

Impatient devant leur lenteur, exaspéré par leur incompréhension, épuisé de devoir tout vulgariser chaque jour pour eux : l'*abhlóir* est avant tout celui qui n'en peut plus

des autres. Ainsi gronde, dans *Watchmen*, le Dr Manhattan : « Je suis fatigué de la Terre, de ces gens, d'être pris dans l'enchevêtrement de leurs vies. Je quitte cette galaxie… » Un psychanalyste y verrait une *surcompensation*, un mécanisme de défense masquant quelque blessure narcissique. Mais n'est-ce pas le drame de toute excellence que d'être condamnée à la solitude ? Songez à ces musiciens qui ne trouvent plus de partenaires à leur mesure, à ces joueurs d'échecs qui doivent affronter des ordinateurs, faute d'adversaires humains valables. L'*abhlóir* : un athlète de la pensée, contraint de courir seul, sur une piste qu'il estime toujours trop courte, dans un stade qu'il ne trouve jamais assez rempli.

*

Lacan, qui tout de même le cherchait bien : « Je suis foutu ! Ils ne comprennent absolument rien à ce que je dis. »

*

Ne sourions pas trop vite. L'histoire littéraire regorge d'hommes et de femmes qui payèrent le prix fort pour leur lucidité. Virginia Woolf et ses *moments of being*, ces éclairs de conscience si troublants qu'ils la poussèrent dans l'Ouse. David Foster Wallace, qui se regardait penser jusqu'au vertige – jusqu'à ce que le vertige l'emporte. Sylvia Plath, qui transmutait son désespoir en poèmes, mais qui finit par plonger sa tête dans un vieux four à gaz. Robert Walser, qui n'en pouvait plus de tant réfléchir, c'est-à-dire pour lui de tant halluciner, et qui se réfugia dans un asile

psychiatrique. Emil Cioran, qui faisait de ses nuits blanches des laboratoires métaphysiques. Raymond Queneau, si malin et tendre dans ses romans, si clairvoyant dans ses poèmes (« Je suis un désadapté inadapté »), mais complètement ivre et triste le reste du temps.

*

Ecce Homo. Nietzsche achève ce livre en novembre 1888, à quelques semaines du gouffre. Les titres de chapitres disent tout : « Pourquoi je suis si sage », « Pourquoi je suis si malin », « Pourquoi j'écris de si bons livres », « Pourquoi je suis un destin ».

Lui ne se plaint pas d'être trop intelligent : il s'en glorifie. Mais la suite est la même. Le 3 janvier 1889, à Turin, il s'effondre en larmes devant un cheval battu par son cocher, et ne recouvrera jamais la raison. Onze ans de silence, jusqu'à la mort.

Du génie au dément, la distance aura tenu six semaines.

*

L'Ecclésiaste nous avait prévenus il y a très longtemps (2 300 ans) : « Plus vous aurez de sagesse, plus vous aurez de tristesse. »

*

Une série sur un *abhlóir* ? *The Big Bang Theory*, de Chuck Lorre.

Un roman sur un *abhlóir* ? *La Conjuration des imbéciles*, de John Kennedy Toole.

Une gravure sur un *abhlóir* ? *Melencolia I*, d'Albrecht Dürer.

*

Imaginez-vous doté d'une intelligence hors norme… (Pardonnez-moi de douter ainsi de vous.) Votre esprit tourne comme un moteur de Formule 1 dans un monde de 2 CV. Vos connexions neuronales crépitent dès l'aube, vos synapses s'embrasent à chaque minute. Mais ce spectacle voluptueux a son revers : votre système nerveux transforme la plus infime contrariété en tempête intérieure. Vos nuits sont colonisées par mille pensées qui repoussent les rêves. Votre sens de l'anticipation, pareil à une longue-vue braquée sur le futur, ne vous montre que drames et ruines et catastrophes – avec cette certitude que les voir ne suffira pas à les éviter.

*

(J'en ai rencontré, des *abhlóirí*. J'en ai peut-être été un. Ou je l'ai cru. Parfois la fatigue d'être soi suffit à fabriquer l'illusion du génie.)

*

Cambridge, milieu des années 1930. Fania Pascal, la professeure de russe de Wittgenstein, se remet d'une ablation des amygdales. Le philosophe lui rend visite.

Elle gémit : « Je me sens comme un chien qui vient de se faire écraser. » Dans son journal, la pauvre femme note que la formule ne passe pas. Wittgenstein devient rouge. Il se lève de sa chaise et foudroie du regard sa professeure et amie : « Vous ignorez ce que ressent un chien qui vient de se faire écraser. »

Comment Fania osait-elle comparer une gêne postopératoire à l'agonie d'un chien ? De quel droit prononçait-elle cette phrase, puisqu'elle ne pouvait se mettre à la place de personne, et encore moins d'un animal ? De quel droit même utilisait-elle une image, puisque rien jamais n'est comparable ni même ressemblant ?

Las de ces inexactitudes qu'il jugeait de plus en plus fréquentes, de ce continuel bruit de fond de l'à-peu-près, Wittgenstein finit par s'exiler dans une cabane norvégienne.

*

L'*abhlóir* ne se contente pas d'écrire ou de terroriser des professeurs de russe ; il gouverne parfois.

En 2018, pendant que les Gilets jaunes dormaient sur les ronds-points, un député expliquait ainsi les difficultés du gouvernement : « Notre erreur, c'est d'avoir probablement été trop intelligents, trop subtils. » (Oui, probablement.)

En 2023, alors que le pays battait le pavé contre la réforme des retraites, un conseiller de l'Élysée déclarait à propos du Président : « Il est trop jeune, trop beau et trop intelligent pour beaucoup de Français. »